

SCÈNE VI. — ATTALE.

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?
 Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
 Ah! ce titre à ce prix déjà m'est importun:
 S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
 Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
 Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
 Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
 Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
 Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
 Que leur vaine amitié cède à leur politique,
 Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
 Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre:
 Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
 Et, si l'obscurité laisse croître ce bruit,
 Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
 Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
 Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
 Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
 Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
 Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
 A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
 Son trône, et non ses yeux, avait dû te charmer:
 Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
 Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
 Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
 Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,

T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOË.

Eh bien! soit, je veux qu'elle se rende:
 Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
 Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
 Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
 Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
 Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
 Et refusera-t-elle à son ressentiment
 Le fer ou le poison pour venger son amant?
 Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie!
 Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
 L'a craint en Nicomède, et le craindrait en moi.
 Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
 Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
 Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
 Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
 Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
 S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
 Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
 Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
 C'est blesser les Romains que faire une conquête,
 Que mettre trop de bras sous une seule tête;
 Et leur guerre est trop juste après cet attentat
 Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.
 Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
 Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
 Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
 Que leur empire seul demeure indépendant.
 Je les connais, madame, et j'ai vu cet ombrage
 Détruire Antiochus et renverser Carthage.
 De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
 Et cède à des raisons que je ne puis forcer.
 D'autant plus justement mon impuissance y cède,
 Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
 Un si grand ennemi leur répond de ma foi;
 C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulais vous faire confiance :
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCÈNE II. — FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire :
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croit; il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il fallait calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnait promesse ni menace,
Et rappelait par là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il l'aurait vu faire une horrible descente,
S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère :
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire;
Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III. — PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avais soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés!

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir; et, si vous m'en croyez...

SCÈNE IV. — PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE,
CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,
Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite;
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi :
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte;
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCÈNE V. — PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE,
CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas longtemps;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.

Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah ! seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah ! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage ;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;
Souffrez que mon départ fasse connaître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS.

Ah ! rien de votre part ne saurait me choquer ;
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère

Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous ;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;
Vous accuserez Rome et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empêchements que vous ferez vous-même
Pourront de toutes parts aider au stratagème.
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attendra rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paraît trop facile ;
Et, s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi :
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avouérai, madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre âme.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté ;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage :
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle.
J'irai chez Laodice et m'assurerai d'elle.

SCÈNE VI. — ARSINOË, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOË.

Attale, où courez-vous?

ATTALE.

Je vais de mon côté

De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre.

ARSINOË.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOË.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VII. — ARSINOË, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOË.

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous répons déjà de sa punition.

ARSINOË.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOË.

Dites, pour châtement de sa témérité,
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOË.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente.

ARSINOË.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame; et, je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale;
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

ARSINOË.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal !
Vous par qui seule ici tout ce désordre arrive ;
Vous qui dans ce palais vous voyez ma captive ;
Vous qui me répondez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attende sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avais besoin de vous demander grâce !

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits ;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,
Pour triompher de vous vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOË.

Je la suis donc, madame; et, quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe

Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
 Mais avez-vous encor parmi votre maison
 Quelque autre Métrobate ou quelque autre Zénon?
 N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
 Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques?
 En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
 Si las de voir le jour que de vous obéir?
 Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
 Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
 Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
 Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
 Flaminius l'y mène et pourra vous le rendre :
 Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,
 Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyais !...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :
 Après le coup fatal de cette indignité,
 Je n'ai plus ni respect ni générosité.
 Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
 Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
 J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
 Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
 Aussi bien Annibal nommait une folie
 De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
 Je veux qu'elle me voie au cœur de ses États
 Soutenir ma fureur d'un million de bras ;
 Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?
 Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
 Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.
 Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,
 Que lui doit importer qui donne ici la loi,

Et qui règne pour lui des Romains ou de moi ?
 Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VIII. — ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE.

Ah ! madame !

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
 Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
 Le prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame :

La générosité déjà rentre en mon âme.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
 Le malheureux Araspe, avec sa faible escorte,
 L'avait déjà conduit à cette fausse porte ;
 L'ambassadeur de Rome était déjà passé,
 Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé
 Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie ; et sa suite,
 De peur d'un pareil sort prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.
 Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah ! mon fils ! qu'il est partout de traitres !
 Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !
 Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
 Mais écoutez encor ce qui me désespère.
 J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ;

Il n'en était plus temps : ce monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'était abandonné,
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain, dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE IX. — PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, LAODICE,
ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire ou mourir à vos yeux.

ARSINOË.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connaître; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerais s'il n'était magnanime,
S'il manquait à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.
Mais le voici; voyez si je le connais mal.

SCÈNE X. — PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOË, LAODICE,
FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Tout est calme, seigneur; un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle?

NICOMÈDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos,
Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :

Du grand art de régner elle suit la maxime;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
Votre amour maternel veut voir régner mon frère;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes.
Commandez seulement; choisissez en quels lieux,
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOË.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre;
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame; et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

NICOMÈDE.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque

Reconnaitre en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce faible service ;
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame...

ARSINOË.

Il suffit, voilà le stratagème
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

A Nicomède.

Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

NICOMÈDE, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :
Nous vous la demandons hors de la servitude ;
Ou le nom d'ennemis nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer :
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices ;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

FIN DE NICOMÈDE.

SERTORIUS

TRAGÉDIE ¹ — 1662.

AU LECTEUR.

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poèmes de cette nature ; vous n'y trouverez ni tendresse d'amour, ni emportements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ces grâces. Le sujet est simple et du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là ; c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Émilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée ; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avaient outragée ; cette retraite en a d'au-

¹ Nous ne donnons que la conférence de Pompée et de Sertorius, qui, à elle seule, est un magnifique chef-d'œuvre ; mais nous avons cru devoir faire précéder ce morceau de la préface, qui met le lecteur au courant de la situation.